Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 23 (1878)
Heft: 19

Artikel: L'Afghanistan
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-334912

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 19. Lausanne, le 14 Octobre 1878. XXIIIe Année

SOMMAIRE. — **L'Afghanistan**, p. 417. — **Circulaires et pièces officielles**, p. 428. — **Nouvelles et chronique**, p. 431.

L'AFGHANISTAN

Les événements qui semblent se préparer en Asie donnent un grand intérêt aux détails géographiques et topographiques sur les contrées qui seront peut-être le théâtre d'une lutte importante; aussi nous donnerons les indications suivantes d'après divers journaux étrangers :

A travers les chaînes de montagnes qui constituent actuellement la frontière nord-ouest de l'Inde, existent d'innombrables passes praticables à divers degrés. La moins élevée de ces chaînes de montagnes, connue sous le nom de monts Brahuik, se trouve immédiatement au-delà de la frontière du Scinde, et sépare le district de Kachi, dans le Béloutchistan, de l'Etat vassal de Khélat. Kachi fut conquis sur les nababs du Scinde par Abdoulla, khan de Khélat, en 1730, et a toujours fait partie depuis du Béloutchistan.

A travers ces montagnes, il y a plusieurs passes, notamment celles de Bolan et de Mula (ou Mulo), mais il y en a neuf autres dont les indigènes se servent pour se rendre du district de Kachi à Sarawan et à Jhalawan, et il faut sept jours pour effectuer leur passage. Les passes de Nagau et de Bhore conduisent directement à la ville de Khélat, et sont, si elles permettent le passage des chameaux, le plus avantageusement situées de toutes les passes des monts Brahuik. Celles de Mula et de Bolan sont formées par l'action des rivières, ou plutôt des torrents de ce nom, et marquent respectivement les limites au nord et au sud de cette chaîne de montagnes. La passe de Mula, ou de Gandava, commence en un endroit nommé le Pir-Chatta, à neuf milles de distance de la ville de Kotri, qui est elle-même située à dix milles au sud-ouest de Gandava. Entre Pir-Chatta et le relais suivant, la rivière Mula doit être traversée neuf fois. Durant les étapes suivantes du passage, le même cours d'eau doit être franchi à maintes reprises, tant son cours est tortueux.

La passe continue dans la direction du sud jusqu'à Narr, où le sol est cultivé et où des vivres pourraient par conséquent être obtenus. A Narr une route de traverse conduit, en passant par le village de Gaz, à la ville de Khozdar, dans le Béloutchistan, mais la passe de Mula tourne au nord-ouest dans la direction de Khélat. Le sommet de la passe est atteint au village d'Angira, où l'altitude est de 5,250 pieds, mais ce n'est que sur une courte distance que la hauteur dépasse 4,000 pieds. La grande objection à la passe de Mula pour les opérations actuelles est sa longueur — 102 milles — et le

fait qu'elle ne conduit qu'à Khélat, à 103 milles au sud de Quetta; sans cela elle serait préférable, au point de vue militaire, à celle de Bolan. La pente moyenne sur toute la longueur de la passe est de 45 pieds par mille. Le général Willshire l'a suivie à son retour après la prise de Khélat, et M. Masson l'a également traversée. Elle est accessible en ce moment, et continue à l'être durant toute l'année; ce n'est que pendant les mois de juillet et d'août qu'elle est dangereuse par suite des crues d'eau qui se produisent durant la saison des pluies.

La passe de Bolan, dont nous sommes pratiquement en possession par la garnison de Quetta et son soutien à Dadar, commence à cinq milles au nord-ouest de ce dernier poste. Son grand avantage sur celle de Mula est qu'elle n'a que 60 milles de longueur et conduit directement à Quetta, sur la frontière de l'Afghanistan. Sa crête est à une altitude de 5,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le grand obstacle à son passage est le torrent Sir-i-Bolan, mais il n'est actif que pendant quelques semaines dans la saison des pluies. Autrefois cette passe était investie par les Marris et les Khakas, tribus du Béloutchistan, mais depuis notre occupation de Quetta, la tranquillité y a été complète.

En 1839 il fallut six jours à l'armée de sir John Krane pour la traverser, et cette marche doit être considérée comme rapide à cause du grand nombre de non combattants à la suite des troupes et la difficulté de transporter un train de siége. Une colonne légère pourrait franchir la distance en trois jours. Il est nécessaire, en comptant ces distances, de ne pas perdre de vue que cette passe conduit à une grande distance à l'intérieur du territoire afghan, et non, comme celle du Nord, sur ses confins seulement. Quetta est à très peu de chose près à la même longitude que Khélat, et considérablement à l'ouest de Caboul et de Ghizni.

Au nord des monts Brahuik, mais à 150 milles à l'est de cette chaîne, est située celle de Soleyman. Dans l'intervalle s'étend le territoire qui constitue la frontière mal définie entre le district de Kachi et la province afghane de Siwistan, et qui est habité par les Marris, les Bougtis et autres tribus. Les Loucharis et les Lougaris sont leurs voisins, et reconnaissent dans un sens très vague leur nationalité afghane. A travers la chaîne de Soleyman proprement dite, il y a de nombreuses passes qui, sauf par leur nom, sont à peu près complètement inconnues, et dont le principal défaut pour nous est qu'elles sont derrière l'Indus et hors de la route de nos deux véritables points de passage, à Attock et à Gukhur. Notre connaissance de la passe de Gomul vient principalement de l'expédition que le général Chamberlain fit en 1860 contre les Muchouds; dans cette expédition, nos troupes luttèrent contre ces maraudeurs au cœur même de leur pays montagneux. La partie la plus remarquable de cette campagne fut la bravoure avec laquelle le plan primitivement conçu fut exécuté.

Notre petite armée, forte de 5,000 hommes, partit de sa base d'opération à Tâk au mois d'avril 1860, et s'avança hardiment et avec fermeté vers la place forte des Muchouds. La colonne

était accompagnée non seulement de canons de montagne, mais aussi de pièces de campagne ordinaires. Elle occupa le village de Kot-Chingi, et une surprise de son camp à Pulosin fut repoussée après un combat acharné, dans lequel les Muchouds laissèrent 130 morts sur le terrain. De Pulosin le corps expéditionnaire marcha sur la capitale des montagnards, nommée Kanighorum, qui fut occupée après un violent combat sur les rives de la Zam. Le pays des Murchouds entoure le pic élevé de Pirghul, et est inaccessible à l'attaque. La leçon que leur donna le général actuel Chamberlain fut sévère, mais elle nous coûta beaucoup d'hommes et d'argent et depuis lors les Muchouds ont renoncé à des incursions sur une grande échelle, mais ils continuent à se livrer au maraudage.

La passe de Gomul conduit directement à Ghizni, et c'est celle que suivit principalement Mahmoud dans ses nombreuses invasions de l'Hindoustan ; mais en présence de l'hostilité des Muchouds et autres Waziris, elle peut être considérée comme inutile pour nous dans la campagne actuelle. Dans notre opinion, la passe de Draband, qui commence à Dera-Ismaïl-Khan et traverse le territoire de Chevrani, est celle qui aura probablement le plus d'importance pour nous dans toute campagne. Elle est traversée par une route plus ou moins praticable qui entre dans l'Afghanistan en se dirigeant vers l'ouest et rencontre probablement la route de Caboul à Mukur, à mi-chemin en Khélat-i-Ghiljie et Ghizni.

Au nord de la passe de Dawar à Bunnou le territoire des Waziris forme dans la frontière de l'Inde un promontoire analogue à celui qui est formé plus au nord encore par la langue de terre des Afridis entre Kohat et Peshawur, et à 25 milles au nord de Bunnou, au delà du territoire des Waziris, est située la petite ville de Thull, sur les rives de la rivière Khourum. Son importance est qu'elle se trouve à l'entrée d'une passe qui, en suivant cette rivière, conduit à Caboul et à Ghizni. La mission à la tête de laquelle se trouvait sir H. Lumsden se rendit à Caboul par cette route. Jusqu'au fort de Mahomed-Azim, à 50 milles de distance, la route est directe et assez praticable. De là jusqu'au fort Habib, et puis à travers la passe de Paiwar, la mission s'avança avec difficulté par une route tortueuse jusqu'à Haidarkhel, un village sur la route de Caboul, un peu au sud de Chaiklabad.

Mais il y a une route plus courte vers Caboul que celle-ci, et qui est accessible, durant les mois d'été tout au moins: c'est celle qui suit la passe de Chaturgardan, au nord-ouest de Paiwar, et qui débouche, aux villages nommés Dobandi et Zurgoncha, dans le voisinage immédiat de la capitale. Par cette route la distance de Thull à Caboul est inférieure à 150 milles (275 kilomètres) ; mais afin d'atteindre Ghuzni, la route suivie par la mission de Lumsden doit être adoptée, en s'en écartant près du village de Kuchi.

Il n'est pas nécessaire de beaucoup parler de la passe de Khyber, qui a été souvent décrite, et qui est celle de ces passes qui est située le plus au nord. Il y a plusieurs petites passes au nord et au sud de celle de Khyber, qui rejoignent celle-ci en arrière du fort d'Ali-Musjid, et qui, si elles étaient utilisées, isoleraient la garnison de

ce fort de tout soutien. Mais pour les rendre accessibles à nos troupes, nous devons nous rendre propices les Momunds et les Afridis. Les voyages du Mollah ont jeté un jour considérable sur le district de Bajour, au nord de la rivière de Caboul, et il ressort de ses récits qu'il serait très possible de s'emparer de Lalpura par une marche de notre fort Abazaie, en suivant la passe d'Inzan. Lalpura est à l'entrée afghane de la passe de Khyber, et forme une place forte des Momunds. On ne pourrait s'en emparer qu'avec leur approbation, mais il est à propos de rappeler qu'en 1839 nous y avons installé un nouveau chef, Torabaz-Khan, qui nous est resté fidèle dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Ce précédent pourrait avoir une importance pratique.

Ayant décrit les principales passes qui traversent les chaînes de montagnes de Soleyman et de Safeid-Kho, nous pouvons jeter brièvement un coup d'œil sur celles qui sont situées plus loin à l'Ouest dans le territoire de Caboul même. Entre Quetta et Candahar il y deux chaînes de montagnes, et le pays est loin d'être aussi facile à traverser que certains se l'imaginent. Il fallut dix-huit jours de marche à une armée anglaise pour franchir cette distance de 150 milles, bien qu'elle ne rencontrât pas de résistance. Le pays est admirablement adapté à la défense, et à Haidarsye à Hykulsye et dans la passe de Kojuck, un soldat déterminé pourrait aisément retarder la marche d'une armée d'invasion. La passe de Kojuck qui traverse la chaîne d'Amram est a une altitude de plus de 7,000 pieds.

Il serait très imprudent d'essayer de dissimuler les difficultés d'une invasion de l'Afghanistan en ne tenant pas compte des difficultés naturelles que les chaînes de montagnes nous opposent. Une fois que nous sommes à Candahar, toute la partie de l'Afghanistan au sud de l'Hindou-Kouch est à notre merci, car entre cette ville et Caboul il n'y a pas de passes dignes de ce nom, bien que la position sur les monts Maidan soit très forte. Dans la direction d'Hérat il y en a plusieurs, mais nous n'avons pas besoin de prendre celles-ci en considération, attendu que Ghirichk et l'Helmund sont les limites des mesures que nous proposons, à moins qu'il ne se développe des événements en Perse et dans le pays turcoman.

Des passes septentrionales à travers l'Hindou-Kouch, la mieux connue est celle de Bamian ou de Sighan. L'altitude de celle-ci, qui se trouve sur la route de Khulm et de Balck, est de 8,500 pieds et la passe d'Harakotai, à l'entrée septentrionale de la vallée de Sighan, est à la même hauteur. De Bamian une autre route se détache dans la direction de l'ouest vers la rivière de Balkh et Siborgan, et l'altitude des passes qui se trouvent ici varie de 5,000 à 8,000 pieds. Il y a dans cette direction une assez bonne route qui, partant de Bamian, s'étend de Kilai-Jahudi à Chiborgan et d'Andchui à Kerkhi, le poste russo-boukharien sur l'Oxus. La distance de Kerkhi à Bamian par cette route n'est que de 350 milles (650 kilomètres), et de Khoja-Salih et de Kilif la distance est un peu moindre.

A l'est de Bamian il y a les passes suivantes qui conduisent dans la fertile vallée de Panjkir: — celles de Kouchan, de Salalang, de Girdchak et de Khawak. Leur altitude varie de 10,000 à 12,000

pieds. La passe de Girdchak, entre Kundus, Inderaub et Caboul, est la plus importante et la plus fréquentée. Au nord-est de la passe de Khawak sont celles d'Ichkasm et de Nuksan, à 12,000 pieds d'élévation, conduisant de Badakchan et de Wakhan à la vallée de Chitral; puis, continuant le long de l'Hindou-Kouch, nous arrivons à la passe de Baroghil, qui est à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et conduit à Kachgar.

Mais quoique ces noms soient ceux de toutes les passes que nous connaissons, il est évident par la chronique de notre campagne de 1839-40, que dans ces montagnes il y en a beaucoup plus qu'entre les vallées du nord de l'Afghanistan ; ce n'est en réalité pas autre chose qu'une succession de vallées et de montagnes, et il y a des communications constantes au moyen de passes à tous les degrés de praticabilité. Mais on peut s'aventurer à exprimer une opinion qui est que toutes les passes extérieures — celles qui conduisent de l'Hindou-Kouch à Balk, à Kulm, à Kundus et à Badakchan, — sont susceptibles d'être rendues inexpugnables, et que les redoutes, qui sont la forme que devraient prendre nos fortifications, pourraient être abandonnées pendant les mois d'hiver, lorsque le froid chasserait nos soldats dans les plaines et vallées plus chaudes de Caboul.

Dans la partie occidentale de l'Hindou-Kouch — c'est-à-dire, les districts de Koh-Siah et de Koh-i-Baba — il y a, à de fréquents intervalles, des passes creusées par l'Helmund ou les torrents de montagnes qui se précipitent vers l'Héri. Dans cette petite partie peu connue de l'Afghanistan, occupée par les montagnards Heinacks et Hazaras, et autrefois le séjour du grand clan d'Abdali, il y a plusieurs routes de caravanes employées par les habitants. Elles se dirigent vers l'Hérat et dans la direction du sud vers Girichk et Candahar, ou dans celle du nord vers Maimène et Balkh, Boukhara et Samarcande, les villes de l'opulence et du luxe aux yeux des habitants de l'Asie centrale. Et dans les plaines qui confinent au désert turcoman et sont situées au nord des montagnes de Ghor, il y a la grand'route qui conduit d'Hérat à Maimène, traverse le Murghab au village de ce nom, et passe partout les khanats septentrionaux jusqu'à ce qu'elle rencontre la route de caravanes de Petit-Panier qui se dirige en passant par Wakhan et Sirikol vers le Turkestan oriental et les villes occidentales de la Chine.

Cette heureuse grand'route se trouve au-delà des passes tant de la chaîne de Soleyman que de l'Hindou-Kouch, mais celui-ci étant le rempart de l'Inde, ce serait au pied de nos murailles que les richesses de l'Asie occidentale et la prospérité de l'Asie orientale passeraient pour s'associer dans le développement du bien-être de l'Asie centrale moins favorisée, et ce serait sous nos auspices que la régénération de la partie méridionale de l'Asie aurait lieu.

Et cette sèche énumération de passes de montagnes de divers degrés d'altitude, et de capacités différentes dans la marche des nations, servira quelque aride et dénuée qu'elle puisse paraître, à nous rappeler la double fonction qui est commune à toutes les passes. Une passe n'est, après tout, qu'une porte, un moyen par lequel les armées et les marchands peuvent être admis ou exclus. La barrière

qu'oppose une chaîne de montagnes est presque infranchissable, si les gardiens de sa crête refusent de l'ouvrir, comme le témoigne la longue chaîne de l'Himalaya, où la suspicion et l'exclusivisme des Chinois ferment le chemin vers les intéressants secrets du Thibet et des parties occidentales de la Chine.

La barrière qu'oppose une rivière n'empêchera jamais les populations de ses deux rives de se connaître mutuellement, et de manifester leur amitié ou leur haine ; et c'est parce que la lumière que jette l'expérience du passé sur ce point est si claire que les hommes d'Etat et les penseurs anglais en sont venus à reconnaître dans l'Hindou-Kouch la vraie frontière — vraie dans un sens historique aussi — de notre Empire d'Orient. Au temps actuel les passes de la chaîne de montagne de Soleyman sont de l'importance la plus immédiate ; mais dans un sens politique, et comme question de fait dans un jour futur, celles à travers l'Hindou-Kouch sont d'une importance beaucoup plus grande et plus durable pour nous. Et c'est à elles et à leur sort que nous devons consacrer une attention spéciale pendant que nous concentrons nos troupes.

Les relations qui existent entre les Anglais et les tribus qui habitent les chaînes de montagnes s'étendant depuis le Punjaub jusqu'à l'Afghanistan constituent un élément important dans toute tentative d'envahir le territoire de Shere-Ali.

Toutes ou presque toutes ces tribus, dit le *Times*, doivent nominalement allégeance à l'Emir, et ses émissaires et fonctionnaires sont en libres relations avec elles. Aucune n'a jamais reconnu notre autorité en aucune façon, et, à l'exception des tribus du Béloutchistan habitant le territoire adjacent à la partie méridionale de la frontière, aucune d'elles n'a jamais admis de bon gré un Anglais sur son territoire.

Notre connaissance du pays a été obtenue par des officiers du génie attachés aux nombreuses expéditions que nous avons faites contre ces tribus, et par les notes d'officiers qui, sans la sanction du gouvernement, ont réussi de temps en temps à pénétrer à travers le premier rideau de montagnes au-delà de notre frontière. La jalouse réserve que ces tribus maintiennent contre nous est d'autant moins explicable, qu'il leur est permis d'aller et de venir librement entre notre territoire et le leur ; qu'elles peuvent faire le commerce sans entraves dans nos bazars, s'enrôler dans nos régiments, et que beaucoup de leurs membres occupent des positions responsables au service du gouvernement de l'Inde, qui leur paie de gros émoluments. On peut affirmer sans crainte de se tromper qu'il n'y a pas un régiment du Punjaub qui n'ait sur son contrôle au moins un officier appartenant aux tribus d'au delà de la frontière. On les trouve à Bombay, à Hyderabad et à Madras : et pourtant, malgré tous ces stimulants pour rester en relations et cultiver la plus étroite alliance

avec nous, nous ne sommes pas en meilleurs rapports avec ces tribus qu'aux premiers jours de notre annexion du Punjaub.

Il est vrai que leurs incursions sont plus rares, et que, par conséquent, nos expéditions sur leur territoire sont moins fréquentes que durant la première période de l'ocupation des provinces au delà de l'Indus; mais cela simplement parce qu'elles savent que des incursions en force sont promptement vengées, et qu'elles ne se sentent pas assez fortes pour résister à une armée expéditionnaire.

La grande difficulté qu'il y a à se mettre en relation avec les tribus de Pathans de la frontière du Punjaub, est qu'elles ne doivent allégeance à personne. Chaque tribu est divisée en nombreuses fractions; celles-ci sont à leur tour subdivisées en clans non moins nombreux. Entre ces clans, il y a des haines sanguinaires de longue date, de manière que non-seulement il y a inimitié de village à village, mais de famille à famille. Il y avait un homme, il est vrai, qui possédait beaucoup d'influence sur les tribus des montagnes de la partie septentrionale de la frontière, — l'Akhound de Swat, — mais il est mort, et son pouvoir n'a été légué à aucune autre personne.

Chez les tribus du Béloutchistan, qui habitent en face de la partie méridionale de Derajat et du Scinde, règne une organisation différente. Elles reconnaissent implicitement l'autorité de leurs chefs, et il est, par conséquent, beaucoup plus facile de traiter avec elles. Pour cette raison, l'administration a été moins harcelée par des agitations guerrières que celle de Punjaub.

Entre la montagne de Mahabun, au nord de Peshawur, et les monts Bozdar, au sud-ouest de Dera-Ismaïl-Khan, les chaînes immédiatement contiguës à notre frontière sont habitées par 15 tribus différentes de Pathans, parmi lesquelles non moins de 13 ont senti la force de nos armes, et contre ces 13 tribus nous avons entrepris au delà de 30 expéditions séparées. A l'ouest de ces tribus il y en a d'autres dont nous avons comparativement peu de connaissance, et dont nous avons eu peu de cause de nous plaindre. Au sud des monts Bozdar on peut dire que l'élément béloutchistan commence.

En commençant par la tribu la plus au nord, — les Jadouns, qui habitent les versants méridionaux du Mahaban, — nous trouvons que leur force de combat est estimée à 5,000 hommes. Leurs relations avec nous ont été une longue série de petites incursions de leur part, et d'un rigoureux blocus de la nôtre. En 1863, une brigade, commandée par feu sir A. Wilde, envahit leurs territoires et ils se soumirent, mais seulement pour se livrer à de nouveaux débordements dès que les troupes se furent retirées.

A côté des Jadouns sont les Bonairwals, qui se sont peut-être montrés les plus braves de nos ennemis dans l'expédition d'Umbeyla de 1863, lorsque plus de 900 hommes mis hors de combat témoignèrent de l'acharnement de la lutte. Avec eux on peut caser les Swatis, contre lesquels nous avons envoyé une colonne commandée par le colonel Bradshaw en 1849. La force de ces deux clans peut être estimée à 25,000 combattants.

Contre les Ranizars, nous avons été forcés d'envoyer deux expé-

ditions commandées par le colonel Bradshaw en 1849. Leur force peut être évaluée à 3,000 guerriers.

La conduite des Utmankhail, dont le nombre de combattants est d'environ 10,000, nous a obligés d'entreprendre trois petites campagnes contre eux : en 1849, sous les ordres du colonel Bradshaw ; en 1852, sous ceux de sir Colin Campbell ; en 1866, sous ceux du général Dunsford.

En continuant vers le sud, nous trouvons à côté de ces derniers les Momunds, une puissante tribu qui s'est toujours montrée hostile envers nous. Elle peut appeler 20,000 hommes sous les armes. En 1850 et en 1852, sir Colin Campbell fut obligé de les châtier; deux ans plus tard, sir Sidney Cotton fut engagé contre eux, et en 1864 le colonel A. Macdonall eut une violente rencontre avec eux dans la plaine de Schubkudder.

Toutes ces tribus habitent au nord de la passe de Khyber, dans les montagnes bordant immédiatement notre frontière; mais à l'ouest d'elles se trouvent de nouveau des races également puissantes, également fanatiques, telles que les Bajaories, les Schinwarris et autres.

Entre les passes de Khyber et de Khouroum habitent les Afridis, le clan le plus puissant peut-être qui se trouve sur la frontière. Ils comptent environ 25,000 hommes. Contre eux nous avons été obligés d'opérer maintes fois, notamment en 1850, en 1853, en 1855 et en 1877.

Contre les tribus du district de Miranzae, le colonel Coke fut forcé d'agir en 1851, sir Neville Chamberlain en 1855, et le général Keyn en 1859. Elles peuvent réunir environ 5000 hommes. Les Turis qui sont réellement des sujets de l'Emir, peuvent mettre un nombre à peu près égal d'hommes en campagne. Sir Neville Chamberlain a dirigé une expédition contre eux en 1856.

Plus au sud, nous arrivons aux Orakzars, qui comptent de 15,000 à 20,000 combattants, et contre lesquels nous avons dirigé des opérations en 1855, en 1868 et 1869.

Entre les passes de Kourum et de Goumul résident les Dawaris, que le général Keyes a réprimés en 1872, et les Vaziris, une nombreuse tribu qui occupe une très grande étendue de territoire. En 1852 Nicholson, en 1859 et 1860 sir Neville Chamberlain, et en 1869 Keyes pénétrèrent sur leur territoire à la tête d'expéditions chargées de les punir.

Des deux côtés de la passe de Goumul habitent les Mahsoud Vasiris. Ils nous ont toujours causé des tracas, tandis qu'au sud de ceux-ci, les Bozdars, les Kasranis et les Sheoranis ont tous senti la force de nos armes.

Plus au sud encore, sont les Khetrans, les Kosahs, les Lagharis, les Gurchanis, les Maris et les Bougtis, avec lesquels nons avons été en assez bonnes relations, leur facilité à se laisser soudoyer étant peut-être la principale raison de leur bonne conduite.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, derrière toutes ces tribus il y en a d'autres également puissantes; mais comme leurs territoires ne sont pas contigus au nôtre, nos relations avec elles ont été plus amicales; toutefois la conduite des Ghulzaes envers nos troupes durant

la dernière guerre, celle des Jajis envers la Mission de Lumsden et des diverses tribus voisines de la passe de Khyber envers les troupes de Pollock, ne justifient certainement pas l'espoir qu'une promenade militaire nous sera permise à travers aucune passe sur le territoire des Pathans.

L'esquisse qui précède prouve amplement que quelque opportun qu'il puisse être, pour des raisons politiques et autres, de marcher immédiatement sur Caboul, ce serait un acte de folie de le faire avant que nous soyons complétement préparés à dominer les tribus qui nous séparent de l'Afghanistan, si elles s'aventuraient à s'opposer à notre passage ; et non-seulement nous devons être préparés à forcer notre chemin à travers les défilés, mais nous devons aussi avoir des forces suffisantes pour tenir nos communications ouvertes par deux routes au moins. Cela nécessitera l'emploi d'au moins 5000 hommes en sus des troupes nécessaires pour les opérations actives dans l'Afghanistan, et nous forcera d'établir des postes défensifs sur les points les plus favorables, tant dans la passe de Khourum que dans celle de Khyber.

La race afghane est notoirement infidèle à ses engagements publics. Dans toutes les occasions où nous avons eu à faire à elle nous avons constaté que tel était le cas. Non-seulement dans la dernière guerre notre désastre a été considérablement augmenté parce que nous avions ajouté foi à la parole d'un Pathan, mais dans chaque expédition que nous avons entreprise le long de nôtre frontière, nos troupes victorieuses, après avoir humilié l'ennemi et l'avoir forcé à se soumettre à nos conditions, ont été invariablement attaquées, en évacuant le territoire, par les mêmes hommes qui avaient été forcés de céder à nos demandes.

Les divers auteurs qui ont écrit sur l'Afghanistan ont insisté sur cette perfidie. Elphinstone, Bellew, Masson, Ferrier, ont tous été frappés par ce trait caractéristique. Il y a des hommes inconnus en Angleterre, mais dont le nom est familier sur notre frontière du Punjaub, dont la connaissance du caractère afghan est supérieure à celle possédée par aucun de ceux qui ont écrit sur ce sujet, — à l'exception peut-être de Bellew. Quelques-uns de ces hommes accompagnent l'expédition. Nous pouvons donc être assurés qu'ils ne se laisseront tromper par aucune promesse spécieuse de la part des Afghans, qu'ils appartiennent aux tribus indépendantes ou qu'ils soient sujets de l'Emir. Les leçons enseignées par Burnes, Elphinstone et Mac-Naghten ne seront pas perdues pour Chamberlain ou Roberts.

Par suite de leur jalousie extrême, il est très improbable, dit le *Times*, que plus d'une ou deux tribus se coalisent contre nous, mais il est douteux toutefois, quelque forts que puissent être les subsides que nous leur avons payés, que les montagnards pathans ne s'opposent pas à leur passage à travers les diverses passes. Jusqu'à ce que le gouvernement de l'Inde soit donc en position de masser sur la frontière des troupes en force suffisante pour surmonter toute résistance que ces clans pourront nous opposer, il serait très imprudent de faire un mouvement en avant; et il est évident pour

tous ceux qui connaissent l'état actuel des routes dans le Punjaub qu'un certain temps doit s'écouler avant que ces troupes puissent être réunies.

Il est vrai que le chemin de fer s'étend de Calcutta et de Bombay jusqu'à Jhelum, à 170 milles de distance de Peshawur; mais les fortes inondations qui ont eu lieu récemment ont détruit une section de la ligne aux environs de Phillour; plusieurs ponts ont été enlevés par les eaux, et les communications sont très incertaines. Puis encore, entre Jhelum et Peshawur, il y a de nombreux petits cours d'eau et deux rivières; la plupart ne sont pas pontés, et tous opposent des entraves à la rapide mobilisation de troupes sur la frontière. De Rawul-Pindi à Kohat la route est un simple sentier presque infranchissable pour les troupes après la pluie. Plus loin, au sud dans le district de Dera-Ghazi-Khan, les routes sont aussi dans le plus mauvais état. Cette station militaire a été presque entièrement détruite par le débordement de l'Indus le mois dernier. Des inondations d'une intensité sans exemple ont eu lieu alors; au moment actuel nous apprenons que tout le Scindre supérieur est sous l'eau, et que la marche de troupes par voie de Rajanpore vers Dadur est hors de question.

La route directe allant par Bougsi-Derah jusqu'à Quetta est un simple sentier de montagne, impropre au passage de l'artillerie montée sur ses roues, et pourtant elle doit être employée; la garnison de ce poste avancé est forte de 1,200 hommes à peine, et se trouve dans une situation extrêmement exposée et dangereuse. Avec un couple de batteries de campagne, un régiment complet de cavalerie et un bataillon d'infanterie — anglais si c'est possible — de renfort, le major Sandeman devra être capable de tenir Quetta jusqu'au printemps. Il est presque hors de doute que le général Biddulph, enverra rapidement ces renforts.

L'opinion règne généralement qu'aucun mouvement ne sera fait par la passe de Khyber, mais que les troupes réunies dans la vallée de Peshawur seront simplement employées à menacer l'Emir, tandis que l'attaque réelle sera dirigée par Quetta et par la route de Khourum contre Candahar. Il se peut qu'il en soit ainsi, quoiqu'il ressorte des rapports publiés sur la mission de Lumden que les difficultés physiques de la route par Khourum sont beaucoup plus grandes que par celle de Khyber. Le Paiwar Khotul est à présent complétement impraticable pour les canons, et la passe au-dessus du Shoutur Gardan, ou « Col du chameau », qui se trouve plus loin, est a plus de 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le froid y est si intense que, même au mois d'avril, la petite escorte de Lumden, composée de 19 cavaliers seulement, y perdit en une nuit deux chevaux tués par la gelée. Une campagne entreprise avant le commencement de l'hiver signifie l'occupation des points saillants dans les chaînes de montagnes pendant toutes les rigueurs de la saison froide.

Il n'existe aucun général qui ait une plus grande expérience de la guerre de montagnes que sir Neville Chamberlain; il est en ce moment à Simla, conférant avec le vice-Roi, et sa connaissance du

caractère des Afghans est aussi complète que sa science de la topographie des districts situés des deux côtés de la chaîne de Soleyman. Il est par conséquent probable qu'aucune opération active ne sera entreprise avant le printemps, et qu'on se bornera à renforcer la garnison de Quetta et à masser les diverses colonnes du corps expéditionnaire à Peshawur, à Thull, à Dera, à Ghazi-Khan et à Sukkur. L'étendue de nos préparatifs montrera au peuple de l'Inde aussi bien qu'à l'Emir quelles sont nos intentions réelles, et que nous ne sommes pas disposés à accepter tranquillement l'insulte qui nous a été faite. Nonobstant les nombreux arguments qui militent en faveur d'une prompte punition. il semble qu'un délai dans ce cas est non seulement prudent, mais absolument nécessaire. »

Quant à la force militaire de l'Afghanistan, les Archives du bureau central russe d'état-major à St-Pétersbourg, qui s'y connaissent, en parlent comme suit :

L'Afghanistan est divisé en plusieurs tribus semi-indépendantes ayant chacune un gouvernement spécial et une armée permanente.

Le Caboul et le Candahar ont une force régulière considérable composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. La plus grande partie de ces troupes est répartie dans les garnisons provinciales sous les ordres des gouverneurs de provinces. La force régulière du Caboul, qui ne paraît pas avoir augmenté dans les 30 ans écoulés de 1838 à 1868, est composée de la manière suivante :

Infanterie (Djasaltchi), 2500 hommes; cavalerie régulière, 3000 ; cavalerie irrégulière 10,000 ; artillerie, 45 bouches à feu. En outre, il y avait, en temps de paix, un régiment d'infanterie à Candahar, un régiment à Ghuzner, un régiment avec 5 canons à Kalé-i-Gilsai, 1 régiment d'infanterie et un de carabiniers, avec 5 canons à Kuram et une force totale de 10,000 hommes avec 3 batteries à Balkh. Les troupes régulières ont leur effectif maintenu complet au moyen de la conscription, les irrégulières sont appelées sous les armes au fur et à mesure des circonstances et des besoins. Dans le Caboul, les troupes reçoivent solde et vivres, système qui n'est pas appliqué pratiquement avec quelque régularité dans les autres provinces. L'infanterie est armée en partie de fusils à piston (matchlocks) et en partie d'excellents fusils rayés modernes, présent du gouvernement anglais. Les soldats portent en outre des épées et des *Kindjals*.

Les Djasaltchi ou carabiniers sont armés de longs et solides mousquets qui se posent sur une fourchette au moment du tir, tandis que la cavalerie présente une grande variété dans l'armement. Dans l'infanterie beaucoup de soldats sont vêtus de vieux uniformes anglais par des agents spéciaux du gouvernement de Caboul à Peshawur et à Scinde. Plusieurs régiments portent des vêtements de coupe européenne en étoffe afghane; l'habit est brun et le pantalon blanc. Les troupes cantonnées dans les villes de province vivent généralement aux dépens des habitants. Toutes les troupes afghanes cherchent à imiter l'armée anglo-indienne dans sa tactique, ses exercices

et son intendance; mais à ce point de vue, le soldat de Caboul n'est pas arrivé à un aussi bon résultat que celui du Hérat.

La force régulière du Hérat fut dans l'origine organisée par le sultan Djan et consiste en cinq régiments d'infanterie de 500 hommes chacun, 5 détachements de cavalerie (un par district) de 450 hommes chacun, et 8 canons; le tout forme un total de 5000 hommes environ. Les jeunes gens de la classe des paysans sont sujets à la conscription à un âge auquel on peut les regarder comme enfants. La cavalerie étant l'arme plus nationale, ses recrues sont fournies par l'autorité du district. Il existe un commandant en chef soumis aux ordres personnels du souverain. L'artillerie est sous la direction d'un chef spécial, le *Toptchi Bashi.* Les régiments sont divisés en compagnies. Les titres des officiers sont tirés de l'armée anglaise, *Djernal*, *Koronel* et *Midjir* correspondent à général, colonel et major. Le souverain a un adjudant spécial appelé *Adjudant Bashi*; ce poste était occupé peu de temps de sultan Djan par un enseigne russe, le prince Vatchnadse. La discipline est excessivement stricte. Les commandants ont un pouvoir illimité et peuvent impunément faire périr leurs subordonnés. Les soldats vivent dans des bâtiments spéciaux avec leurs familles; ils reçoivent du gouvernement: solde, vivres, armes et vêtements. Les cavaliers reçoivent de l'Etat seulement la solde; ils doivent se procurer les chevaux et les armes. L'infanterie est munie de fusils à piston, de fusils rayés modernes, de sabres courbes afghans et de Kindjals de 1 pied à 1 pied et demi. L'uniforme est fait d'un tissu léger de coton bleu de ciel, de coupe anglaise, avec d'amples plis, col droit et boutons de métal. Les pantalons sont de coton blanc, très étroits et courts. Les soldats portent une espèce de pantoufle à leurs pieds nus; bonnets persans noirs pendant le service et des chapeaux plats rouges, hors du service. Pour les recrues ces chapeaux sont jaunes. Tous les régiments portent le même uniforme. La cavalerie se distingue par l'habit national afghan; elle est armée de piques, de fusils à piston, de kindjals et de sabres courbes. Les exercices sont dirigés ordinairement par des déserteurs anglo-indiens et exécutés selon les règlements anglais. — Les commandements se donnent en anglais. *(A suivre.)*

CIRCULAIRES ET PIECES OFFICIELLES.

Ordonnance sur la répartition, au parc de dépôt, des demi-caissons d'infanterie des bataillons de carabiniers et des bataillons de fusiliers combinés. (Du 27 août 1878.)

Le Conseil fédéral suisse, vu le tableau XIX, ainsi que les articles 32 et 33, de l'organisation militaire, arrête :

Art. 1er. Les demi-caissons que les bataillons de carabiniers et les bataillons d'infanterie combinés ont à fournir aux parcs de dépôt, sont répartis entre les cantons comme suit :

		Cantons.	Elite.	Landwehr.
Bataillon de carabiniers	1	Vaud	1	1
» » »	2	Genève	1	—
		Valais	—	1
» » »	3	Berne	1	1